

AN
8 R
1031/25
LI



LA CAILLERA LA RACAILLE

JACQUES
BERTOIN

LA CAILLERA

8°R
103745

LA CALLE

1354027

~~32~~
30

ANNE GIUDICELLI

ACN=788573

LA CAILLERA LA RACAILLE



JACQUES
BERTOIN

DL-04 111991-31909



Conception graphique et réalisation de la couverture :
Étienne Robial
Studio François Mutterer

© Éditions Jacques Bertoin, 1991.

AVERTISSEMENT

Voilà la première génération. On la dit « sans structure ». On peut dire aussi « structurée autrement ». On la dit « inculte ». Pourquoi pas : « pleine d'un savoir différent » ? On la dit encore « primaire ». Par rapport et au nom de quelle sophistication ?

Voilà une génération qui ne s'oppose pas. Mais qui, pour s'être rétractée sur elle-même, pour s'être finalement inventée, constitue en soi une force d'opposition, en soi une force de contestation.

Évidemment, on attendrait à cet endroit des réponses.

Éventuellement, on lirait volontiers ici ce-qu'il-faudrait-faire. Ou ne pas faire. Pas de mon ressort. Pas pour moi.

Document-rencontre — vue caillera de la caillera —, pas rapport-jugement. L'effacement comme nécessité de regard. La mise à plat comme discours. Que chacun décide ensuite ce qu'il doit en penser. D'autres polémiqueront.

D'autres la tireront dans ce camp ou dans celui-là. Et puis elle, qui va grandir, engendrer, se métisser. Et qui exige en fait qu'on sache enfin comment la prendre. A chaque émeute, un défi-test qu'elle lance, une mise à l'épreuve : cette fois, comment vont-ils réagir ?

Tant qu'on continuera à tomber dans les pièges — vices — qu'elle tend à notre société, tant qu'on écouterait ce qu'elle fait mine de dire et non ce qu'il faut réellement entendre, alors, c'est sûr, elle en rajoutera. Il y aura toujours ceux que ça arrange.

On la dit irrécupérable. Autant y ajouter : « politiquement ». Elle, la génération subversive, qui ne se découvre qu'à coups d'à-coups et occulte encore son fonctionnement interne. Jusqu'à ce que, forte de sa conscience d'elle-même, elle en arrive à s'inventer une idéologie. A ériger publiquement un nouvel ordre moral. Celui auquel, tacitement, adhère déjà toute une jeunesse, au-delà des seules frontières périphériques.

Les prénoms des personnages de ce livre — et eux seuls — relèvent de la pure fiction.

Épigraphe

« Tiens au fait, pour *racaille*, fais attention. Parce qu'à Mantes ou ailleurs en banlieue, il y a des mecs qui sont vachement pointilleux sur les mots. Même moi. Rien que pour l'histoire d'Aïssa, j'en connais qui ont été révoltés par le terme *jeune émeutier*. Le truc n'est pas passé.

Donc, *caillera*, fais attention : que ce ne soit pas pris comme *déchets de basse humanité...* »

à Patrick et à Marion

Caillera, notions

Il a fallu les bandes *Zoulous* (les Halles, la Défense, RER et RATP); il a fallu les *casseurs* (Vaulx-en-Velin, C&A de Montparnasse, Mantes-la-Jolie) et les manifs parisiennes de la rentrée 1990 pour qu'institutions et médias mesurent l'étendue – et la puissance – de cette population des cités, majoritairement basée en banlieue et auto-baptisée ironiquement la *caillera* (racaille).

Agés d'une dizaine à une vingtaine d'années, immigrés de la troisième génération et Français de souche, ces *Zupiens* représentent un melting-pot explosif, dont les incidences sur le tissu social de cette fin de siècle laissent présager de profondes modifications.

Aux portes des centres-villes de l'hexagone, la génération *caillera* a progressivement élaboré, forte d'un patrimoine transmis par ses pères puis ses grands frères, un mode de vie fondé sur des codes, des langages, des valeurs et des hiérarchies spécifiques, structuré dans l'architecture de sa base territoriale. On est loin des « cités sans âme », loin de l'anonymat des grandes villes. Beaucoup plus près du village. Avec sa force potentielle de rétractation unanime en cas d'agression.

Le territoire de la *caillera* est balisé selon plusieurs logiques : celui de la cité d'habitation s'inscrivant plus largement dans un quartier; celui du réseau lié à la chaîne du *deal*; celui de la bande « organisée »; celui encore du *Mouvement*, lien culturel et idéologique brassant d'autres milieux sociaux, véhiculé par la musique *rap* ou *ragga-muffin*. Un individu peut traverser ces différents réseaux de relations *inter-caillera*, empruntant également des circuits « intégrés »; via un travail ponctuel, via sa famille, via des trajectoires de formation. On a tous une *caillera* près de chez soi. Un petit voisin, une copine de classe, le fils de son collègue. Son propre fils. Il y a aujourd'hui une culture *caillera*, qui a d'ores et déjà traversé les frontières ethniques et sociales. On peut être *caillera* sans être un marginal, sans être un exclu.

La *caillera* moyenne n'est ni vraiment criminelle, ni vraiment innocente : elle vit sa — petite, moyenne, grande — délinquance comme une normalité. Initiée très jeune, la *caillera* se caractérise par son savoir-faire, essentiellement tourné vers le *bizness*, l'économie de cette société parallèle, qui en appelle à toujours plus de *vice*, cette intelligence de la *caillera*. Elle vit son adolescence en oscillation perpétuelle : se « perfectionner » — à force d'allers-retours incessants de la maison à la prison — ou projeter des perspectives d'intégration...

Façon *caillera*. Car « s'intégrer », c'est se renier un peu. C'est se déraciner. Adulte, la *caillera* cherchera toujours à préserver les fondements de ce qui constitue son « éducation », en usant d'un autre *vice*, d'une nouvelle ruse : le travail, sa couverture, pour afficher une apparence de l'autre normalité, celle de la société.

La *caillera* peut choisir ses *trips*, ses phases : *Zoulou* et *meuf de deban*, adepte des bandes à l'américaine; *B. Boy* (de *break-dancer*) et *Fly-Girl*, la population du mouvement *hip hop*; *tireur*, *caillera* de cité à l'ancienne, antérieure au grand débarquement *hip hopien*; *casseur*, adepte des émeutes, la phase sans frontières, ouverte au grand métissage *caillera*. Soit une grande famille, avec ses rivalités : on est toujours la *caillera* de quelqu'un.

Dans ce monde sans pitié mais non sans chaleur, fait du pire comme du meilleur, dans ce brouhaha d'injures tellement dures et de silences si purs, au cœur du *vice* et de la haine, veille une force immobile, supérieure : la défense d'un territoire intérieur.

Le secret *caillera*. Ce qui est tout au fond de chacun d'eux. Celui qui n'en-est-pas : *babtous* (de toubabs, les Blancs, péjoratif), *geoibours* (bourgeois), *keufs* (flics), *renpa* (parents), *profs*, éducateurs, *bouffons* (fausse *caillera*) et tous ceux qui sont exclus de cet univers et ne le partageront jamais. Sous scellés secret-défense, la lancinante nostalgie d'un temps perdu, celui d'une enfance bâclée, *surfée*, le temps d'une vague trop vite déroulée, ce temps qu'on bloque en soi : arrêt-sur-image de soi, plus tard quand je serai grand... Ce temps de toutes les virtualités futures, qu'on s'efforce de croire encore possibles, demain, c'est sûr, j'arrête tout ça, demain, c'est sûr, je m'arrache d'ici, demain, une autre vie, on efface tout et on recommence. Où je me suis arrêté. D'où on m'a cassé. C'est sûr. Demain.

Ce secret qui les fait tenir. Toute une vie *caillera*.

Caillera, citations

Petite ou grosse, bonne ou mauvaise : il y a *racaille* et *caillera*.

Racaille du *Petit Larousse* : « n.f. (de l'ancien français rache, teigne). Rebut de la société; personne vile ». Et puis *caillera* fin de siècle. Détournement de fond et de forme. Puisque vous nous voulez *racaille*, disent-ils, cyniques, *caillera* nous serons. A injure, parjure et demi, rétorquent-ils.

Racaille, des origines à nos jours. Repris, réapproprié, *samplé* par sa jeunesse, ici *rescratché*.

Une *meuf de bande zoulou* :

« Une *racaille*, c'est un voleur, il tape des magasins, il vole, il dépouille encore des gens.

La mauvaise *racaille*, c'est celui qui ne fait pas de différences entre ceux qui font les mêmes choses que lui et les autres. T'as été obligée de traîner, de taper un magasin pour avoir ton argent, le mec va quand même venir te le voler, alors qu'il sait très bien que tu l'as eu de la même façon que lui.

La bonne *racaille*, c'est ceux qui sont droits avec ceux qui sont droits avec eux. Une bonne *racaille* est *racaille* dans ce qu'il fait, pas *racaille* dans ce qu'il pense. Il vit comme une *racaille*, mais il ne pense pas comme une *racaille*. C'est vachement important...

» Les bandes, à la base, ça ne peut être que de la mauvaise racaille, parce que tu as toujours au moins un élément qui est une mauvaise racaille. Et dans une bande, si ton copain va aller dépouiller, tu vas aller dépouiller. Si ton copain va aller taper un magasin, tu iras avec lui taper le magasin. Parce que tu as l'esprit bande.

» Te battre parce que tu ne fais pas partie de la même bande, c'est racaille dans la façon de penser, c'est naze. C'est pas comme te battre contre quelqu'un qui t'a fait une saloperie. Là, c'est normal. Dans la vie de tous les jours, c'est pareil. Ton percepteur va essayer de t'entuber le plus d'argent, et toi tu vas essayer de l'entuber autant. C'est une forme de bagarre continue. »

Un jeune de Mantes-la-Jolie (Yvelines) :

« Il y a deux sortes de racailles. La vraie racaille, celle qui vit de ça. Des vols d'autoradios, du business, du trafic de tout ce qui est interdit. Et puis il y a l'autre racaille, qui est actuellement montrée du doigt par la société : c'est la petite racaille. Eux n'aiment pas qu'on les appelle racaille. Par des suites malheureuses dans leur vie, pas de travail, pas de thune, etc., ils vivent contraints à l'illégalité. La petite racaille se fait souvent rouler par la grosse racaille, celle qui l'est volontairement, la racaille de ceux qui en font une profession, parce qu'ils aiment la vie de pacha.

» Pas besoin de la banlieue pour être une vraie racaille.

Il y en a partout. Le cevi *, comme on dit, c'est s'organiser, savoir que si tu vends des autoradios à l'œil, tranquille, tu envoies ce petit-là, toi tu en fais ton business, lui il ne le sait pas, lui tu lui donneras une petite commission pour ce qu'il a fait et toi tu as tapé dix fois plus. Il y en a qui sont conscients qu'il y a une criminalité impunie, et ils en profitent vachement.

Tu peux aller au Val Fourré **, tu peux passer dans les parkings, tu verras, il y a deux sortes de racailles : il y a ceux qui sont devant, assis à l'entrée, en train de calculer ce qui leur reste à faire; et puis il y a ceux qui ont la BM rouge, ou la Mercedes rouge. Celui qui zyeute la BM se dit : " J'ai gratté les assedics, je vais gratter quoi, maintenant? Si je me fais un petit autoradio, je pourrai aller voir le concert de James Brown ", des trucs comme ça. C'est ce genre de calcul. Alors que l'autre, celui qui a la BM, c'est du style : " Bon, faut que je voie le mec qui arrive de Turquie ou du Maroc, il faut qu'il me fasse ses 50 plaquettes, il faut que je les répartisse entre mes petits vendeurs "... C'est la grosse racaille. Pour ceux-là, à la limite, le trip banlieue, c'est une vraie couverture. C'est un marché, et c'est aussi une source d'approvisionnement. »

Un *tireur* de la banlieue sud :

« Caillera, au sens propre, c'est pas forcément le mec qui galère, caillera c'est le mec qui tape l'État, qui

* Vice.

** La ZUP de Mantes-la-Jolie.

pense le gen-ar *, qui pense le shit, qui vole. Pour moi, une caillera, c'est le mec qui vit dans le business vingt-quatre heures sur vingt-quatre. »

Les hiérarchies de la rue

« Tu vois, celui-là? Ben, c'est un écharpien. » Un quoi? *L'écharpien* se reconnaît évidemment par... son écharpe. Pas seulement celle qu'il se met autour du cou, la beige à carreaux Burberry's; mais celle qui, cousue à la couture latérale du pantalon, permet l'élargissement du jean, créant le fameux « pat' d'ef », recouvrant les pieds façon « serpillière », conformément à la ligne « Chicago Giants », le look du début du *Mouvement hip-hop* dans les années 80, aujourd'hui dépassé. « C'est le petit mec des cités qui ne sait pas encore que tous ces trucs, c'est fini », explique un ancien. Ringard et pas bien méchant. Il a encore du chemin à faire.

Il a de grandes chances de rentrer dans la *pagaille*. Le voilà alors *pagailleur*. « Celui qui n'a rien compris, qui fait des embrouilles à deux francs cinquante. Qui se la joue, mais qui n'a rien à voir. » A cette étape, il est un peu plus dans le coup : il peut porter des blousons et autres accessoires Troop ou même Chevignon, mais il pratique encore trop l'imitation. On reconnaît surtout un *pagailleur* à son comportement : il trouve toujours prétexte à *embrouille*, puisqu'il la cherche. Un regard qu'il juge de travers, ou, malgré ses efforts pour attirer l'attention, posé ailleurs que sur lui; une bousculade accidentelle, pour lui

* L'argent.

forcément volontaire; une parole maladroite ou autoritaire, qu'il juge offensante, et c'est la bagarre. Le *pagailleux*, c'est celui qui ne lâche pas, sous n'importe quel prétexte, à n'importe quel prix.

S'il persiste dans l'*embrouille* et s'entoure en créant son propre réseau, il peut parvenir au stade de *caillera*. Autrement plus structuré et *chanmé*. Bandes organisées autour de rivalités viriles (*zoulous*) et/ou territoriales (quartier) et/ou autour du business (*tireurs*, ou *reurtis*). Un bond dans cette hiérarchie sociale : par le groupe, la *caillera* peut organiser ses règlements de comptes, réguler ses « revenus », se professionnaliser en dépouilles et élaborer ses visites dans les grands magasins. « Une *caillera*, c'est un pagailleux qui a réussi. » Une forme de parvenu, qui a besoin d'arborer son nouveau statut. Soit Golf GTI ou BMW – on dit aussi « la voiture des leurdis » – Chevi-gnon, Lacoste – casquette ou bonnet – gourmette et chaîne en (plaqué) or. Priorité aux signes extérieurs. Il ne revend plus des autoradios – ça, c'est pour les petits qui veulent se lancer – mais des magnétoscopes, des voitures-assurance-comprise, ou encore des appartements vides « ouverts ». Il se lève plus tôt le matin, intensité du marché oblige, et son emploi du temps est plus chargé. Mais il gagne aussi, effets secondaires, du prestige, des filles, du respect. Retombées du mérite.

La *caillera* peut rester *caillera*. Même s'il se fait détrôner ou mettre à l'ombre. Il peut aussi apprendre à concilier. Il travaille. C'est sa couverture : il peut ainsi justifier d'une intégration sociale et développer ses « affaires » plus sereinement. Il devient une *grosse caillera*, un caïd au bras long, respecté mais craint. L'ouvrier spécialisé devient P-DG. Il utilise alors de la *petite caillera*, main-d'œuvre

qui lui sert à développer ses réseaux de bizness. De la PME à la multinationale, avec ou sans OPA. La tire, ce n'est plus pour lui. Il peut, à ce stade, organiser des casses, éventuellement préparer un plan d'exploitation en cas d'émeute. Normalement, il ne doit pas se faire griller. De toute façon, derrière les barreaux, ses affaires continuent. Dehors aussi, avec ou sans le patron.

S'il penche plutôt pour la mouvance *bip hop*, il s'élève au rang de *B. Boy*. « Le mec cool, positif. » Il ne *pagaill*e plus. Il s'est trouvé un job, ou s'accroche à ce qu'il lui reste d'études. Il a sa place dans le mouvement. Flambe moins. Risque moins de se faire triquer dans les soirées rap. Il suit les tendances du mouvement, il s'est même trouvé un style. Il est au courant de l'actualité du mouv', soirées, concerts, derniers clips ou CD US, va là où il faut aller; il est toujours informé des dernières *embrouilles inter-caillera* ou des descentes de flics dans tel quartier. Il n'oublie jamais d'aller défendre son *posse*, sa famille d'élection, transposition positive de la bande parce qu'organisé autour d'*actifs*, en cas de règlements de compte. On peut être *B. Boy* sans avoir *pagaillé* ni avoir été une vraie *caillera*; mais on peut être *B. Boy* le jour et *caillera* la nuit... Le *B. Boy* travaille l'international : s'il le peut, il va aux States, sinon à Amsterdam ou Londres. Mais il a toujours, là-bas, aime à dire le *B. Boy*, un « contact », un « pote cainri » ou anglais pour le fournir en baskets et en disques, et le tenir informé de l'évolution du style US.

Être dans le mouvement se mérite. S'il s'investit et s'il cherche à y inscrire son nom par son talent artistique (peinture, musique, danse) ou par ses connaissances (journal, émissions de radio), s'il travaille ainsi à la promotion du mouvement et de l'idéologie qui va avec (paix, respect,

unité), alors il est cet *actif*, ce *B. Boy* qui a réussi, missionné comme ambassadeur auprès du système. Il devient un modèle. On peut être *actif* tout en continuant de revendiquer sa nature fondatrice de *caillera* : l'arme anti-récupération. Celle utilisée notamment par certains rappeurs. On est édité, connu et reconnu, mais on reste un méchant et on leur crache à la gueule!

Chez les *reurtis*, cette mission de représentation s'accomplit surtout dans le milieu des travailleurs sociaux : la *caillera* se reconvertit en président d'association, en animateur, puis éducateur de quartier. Pour les avoir côtoyés de très près, ou être précisément « passé par là », l'*actif reurti* conquiert cette double crédibilité : d'une part, pour les petits, il est « le grand de la cité qui a réussi » ; à ce titre, on l'écoute lorsqu'il parle, lui qui sait ce qu'il faut faire et ne pas faire. D'autre part, pour les institutions, il est l'intermédiaire indispensable face à une population mal cernée et difficilement maîtrisable. Ces *actifs*-là sont l'aubaine des municipalités. Une chance, aussi, pour les petits frères et sœurs, *écharpiens* et *écharpiennes*, *pagailleurs* et *pagailleuses*, élevés selon les normes de cette éducation transmise en dehors des parents et des écoles.

Aubaine, chance, mais limites. Devenir l'*actif* ainsi défini reste le plus souvent la seule solution permettant à une *caillera* moyenne de se ranger et d'acquérir une reconnaissance. C'est ainsi qu'il se retrouve le plus souvent à travailler dans le cadre associatif (comité de quartier, organisme anti-racisme ou d'insertion) ou municipal, sans avoir eu la possibilité, cette chance que tous requièrent en première instance, d'émerger hors de son environnement. Boucle bouclée.

Intérieur *Caillera tireurs*, Extérieur Étranger

Ils sont deux. Assis dans l'herbe sèche d'un monticule boisé, à l'entrée de leur cité. Des petits immeubles, poussés de travers sur leurs rangées respectives, tassés pourtant en blocs, les uns contre les autres. Soir d'été. En retrait marqué, le troisième, debout, observe, devant l'un des bâtiments du fond, un groupe agité par de bruyantes discussions.

A l'arrivée de l'étranger, les têtes se tournent. Le groupe, au loin, marque un temps. Arrêt observation. Un client peut-être.

« Tu cherches quelque chose? lance l'un des deux assis.

– Quelqu'un, répond l'étranger. Oscar n'est pas là?

– Tu connais Oscar? Non, il n'est pas là ce soir. Pourquoi tu le cherches?

– Je dois le voir. Tu habites ici? Tu l'as vu aujourd'hui?

– Il était par là, tout à l'heure. Pourquoi tu dois le voir?

– Je viens de la part de Joël. Tu sais s'il doit revenir ce soir? Je suis venu exprès.

– On sait qu'il a bougé. Après, on peut pas te dire. Mais tu le connais bien? On t'a jamais vu par ici. T'as qu'à l'attendre...

Vendredi soir. Rien à faire. Attendre des clients, pour alimenter le business. *Taper la discut* au hasard des allées et venues de cette petite cité de la banlieue Est de Paris. Il fait bon. L'air est lourd, pourtant. L'étranger fournit une bonne distraction.

« Viens. Assis-toi. »

L'invitation est ferme. Celui qui l'a lancée se décale, libérant un espace entre son voisin et lui. Un gros radio-cassette est posé à leurs pieds. *Funk*, à fond. L'étranger se doute qu'il ne rencontrera pas celui qu'il cherche. Mais il s'approche, s'agenouille sans encore s'asseoir. Les discussions du groupe au loin reprennent.

Quel masque arborer devant l'étranger? Le jauger d'abord. Le situer dans une classe, dans une base d'origine : banlieue ou Paris. Mesurer son degré de connaissance – complicité – du monde *caillera*. Et pour les plus *vicieux*, savoir les avantages à en tirer. En langage *caillera*, on appelle cette opération *calculer*. De l'observation intense, subtile et opérationnelle, permettant en un temps record d'établir un diagnostic définitif – souvent irréversible – sur un inconnu. Habillement, langage, mais surtout rapport à l'autre; le premier regard jeté, le ton des premiers mots : autant d'indices sur lesquels la *caillera* va établir la nature et les limites de l'échange. Mesuré, le degré de proximité. Guettée, la moindre indication de rapport hiérarchique.

Prioritairement épié, le *vice* : cette forme d'esprit consistant à masquer ses vraies intentions, notamment par la *tchatche*, pour obtenir ce que l'on veut avec le consentement du berné, ou simplement pour l'entuber : qu'est-ce qu'il a derrière la tête? Où veut-il en venir? Où est la *carotte* (l'arnaque)?

L'étranger se montre calme, disponible. Ouvert. Il signifie, par son attitude, qu'il sait qu'il n'est pas « chez lui ». Qu'il ne se sent pas supérieur. Mais pas non plus inférieur. Que ce test est normal. Qu'ils ont raison de se méfier. Il s'y plie, mais juste ce qu'il faut. Surtout, éviter la déma-

gogie. Assumer sa différence. Lui aussi traque leur *vice* : sur quel terrain veulent-ils l'amener?

Où est le piège? L'étranger sait qu'il plonge dans un mode relationnel ultra-codé, où tout est à vif, sous tension perpétuelle. Où rien n'est anodin. Là où le système de valeurs s'érige sur d'autres critères que ceux qu'il connaît. Y déroger — volontairement ou par ignorance — c'est être « grillé », triquard, définitivement. Persister ou tenter le rattrapage, c'est se constituer, dans cette logique, bouc émissaire, victime offerte prise en flagrant délit de faiblesse. En répondant aux questions directes, vigilance tendue, l'étranger fait ainsi en sorte de désamorcer le système de défense en satisfaisant aux interrogations cachées. Adhérer sans être dupe.

Le message passe.

Le premier masque choisi sera celui de la *belle face*.

Au mois de juillet, ils sont partis sur la Côte. Avec les « bénéfiques ». Deux semaines.

« Y avait de la meuf. On s'est branché des cheuris, et puis, tous les soirs, c'était la teuboi. Hôtels, restaurants. La belle vie, quoi.

— Ben là, tu vois, on s'occupe... T'as quelque chose de prévu ce soir?

Esquive.

— Et Oscar?

— Tu sais, il bouge, il arrête pas. Il fait ses keutrus; moi, je fais mes keutrus. Quand je le vois, c'est salut-comment-ça-va. Il est coté ici, Oscar. Comment tu le connais, lui? Joël? Ouais. Les reunois, maintenant, c'est à base de rap, de zoulous. Ah ouais, zoulai! Ils se croient à New York, gang, gueflins. Ils jouent aux chanmés, ça parle cainri, ils font des bandes pour se